



Christine Gouriou

Marie-Louise de Questembert

roman

Christine Gouriou

Marie-Louise de Questembert

© Christine Gouriou, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5355-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préambule

Longtemps j'ai désiré raconter la vie de Marie-Louise, ma grand-mère, dans lequel s'enchevêtreraient des bribes de mon existence, moi qui suis aujourd'hui à mon tour une femme âgée et grand-mère. Ce désir de parler d'elle est né depuis fort longtemps mais il aura fallu ce temps de confinement, vécu dans des conditions très particulières, du début d'année 2020 pour me mettre enfin à l'écriture. Aujourd'hui, avant que ma mémoire n'efface les souvenirs encore vivants, j'entreprends ce travail. C'est une plongée dans mon passé et dans l'histoire de mes ancêtres, tous ces êtres qui ont fait l'Histoire à leur manière, à laquelle m'invite l'écriture. Ma grand-mère est partie depuis plus d'une décennie et grâce aux lettres qu'elle m'avait écrites bien des années avant sa disparition, je tisse le récit de sa vie, lié à ma propre histoire puisqu'elle n'a cessé de cheminer à mes côtés. Je commencerai par une scène, maintes fois imaginée depuis des années, la même scène, fixe, comme un tableau.

Chapitre 1

De Questembert

Elle se tient devant la ferme, au bout du chemin, le regard fixé loin devant elle, plongée dans ses rêveries d'enfant. Elle porte une robe de gros drap, recouverte d'un tablier et ses pieds sont chaussés de « galoches avec des semelles en bois et du cuir au-dessus ». Si je la regarde plus précisément, j'observe qu'elle est figée, surprise par le spectacle qui soudain s'offre à elle. Longtemps j'ai vu ainsi, Marie-Louise, sans savoir ce qui attirait son regard. Et puis, un jour, l'image s'est éclaircie et j'ai aperçu, à l'entrée du chemin perpendiculaire à la grand-route, une silhouette d'homme, de soldat. Je ne suis pas la seule à l'apercevoir : sortant de la ferme, Marie, sa mère, apparaît, s'essuyant vivement les mains à son tablier. Elle s'avance d'un pas alerte, vers cette apparition : son mari, le père de ses trois enfants, est de retour. Lorsqu'elle arrive devant lui, ils se regardent un court instant puis s'embrassent sur la joue. Il leur serait difficile à ce moment-là d'exprimer ce qu'ils ressentent tant le bonheur de se retrouver est alourdi par un mélange indéfinissable d'émotions et de sentiments.

Les trois enfants rejoignent leur mère et se tiennent près d'elle, ne sachant que faire, impressionnés par cet homme dans son manteau de soldat dont ils sauraient dire s'il était bleu ou gris.

« Dites bonjour à votre père, les enfants ! ».

Louise – c'est ainsi qu'elle est nommée par les siens et non « Marie-Louise » – lève alors son regard vers ce père. Il s'arrête et, ôtant sa besace, lui sourit,

derrière ses yeux fatigués. Marie alors, s'adresse à sa fille :

« Embrasse ton père, Louise ! ».

Sébastien se penche vers sa fille qui dépose un baiser sur sa joue. Il se tourne ensuite vers ses deux fils et passe sa main dans leurs cheveux.

« Avez-vous été sages avec votre mère ? » : c'est la seule phrase qu'il prononce jusqu'à la ferme. Je les vois alors cheminer côte-à-côte : seul le bruit de leurs sabots se fait entendre.

C'est ainsi que j'imagine les retrouvailles de ma grand-mère avec son père « en permission ». Il n'était pas revenu depuis plusieurs mois. Les enfants attendent sagement que Sébastien leur adresse la parole mais ils ne perçoivent que sa profonde lassitude. Tant de questions se bousculent dans leur tête et pourtant ils restent silencieux, impressionnés par ce soldat, si différent de leur père parti quelques mois plus tôt. Lui est heureux, contrairement à ce qu'exprime son regard triste, de pouvoir passer quelques jours en leur compagnie. Mais il va falloir faire vite. Le temps est compté. Il ne devrait pas être là mais au front : s'il a pu leur rendre visite, c'est parce qu'il sort de l'hôpital où il a séjourné plusieurs mois.

Pourquoi a-t-il été hospitalisé ? A-t-il été blessé ? A-t-il souffert de la dysenterie ? Tu ne m'en as rien dit. Il s'est assis à la table de bois, sur le banc et, sans même ôter sa vareuse de soldat, il avale avec gourmandise le morceau de lard et les pommes de terre bouillies que Marie lui a servis. Il ne s'est pas régalé ainsi depuis si longtemps ! Il ne parle pas et Marie se tait. Les trois enfants observent leur père. Ils attendent, les bras croisés, assis sur le banc, en face de ce père taciturne.

Étaient-ils vraiment conscients de ce qu'ils vivaient à ce moment-là ? Se doutaient-ils que cette permission accordée à leur père serait la dernière ? Quand Sébastien a terminé son repas, il ôte enfin sa capote – ce vêtement bleu-horizon, marque des soldats de la Première Guerre mondiale – et regarde tour à tour sa femme et ses trois petits. Il leur fait signe de la main de s'approcher de lui. Il essaie de sourire, leur passe la main dans les cheveux une nouvelle fois mais ne trouve pas les mots qu'il faudrait pour leur donner du courage : il en manque tellement lui-même à la perspective de repartir là-bas au champ d'horreur. Tout est tranquille ici, loin des batailles meurtrières, loin des obus, du froid et de la souffrance de tous ces jeunes soldats, comme lui, qui n'avaient rien demandé. Son cœur se serre. Il a grandi à la campagne, fils de paysans lui-même, il connaît l'âpreté de cette vie : se lever tôt pour nourrir les bêtes, retourner la terre, traire les vaches, faucher l'herbe. Il y a tant à faire ! Ce n'est pas un labeur pour une femme seule, mère de trois jeunes enfants. Il s'en veut, même s'il est conscient qu'il n'y peut rien. C'est ainsi. D'autres ont décidé pour lui.

Il n'éprouve pas de colère, non, juste de la résignation et de la tristesse. Il sent bien qu'il en faudrait peu pour que son cœur explose et que se déverse tout le désespoir enfoui au fond de sa poitrine. Pourquoi repartir ? Il le sait, il n'a pas le choix, il ne faut pas y penser, c'est tout, c'est comme ça, c'est la guerre.

Il réalise à quel point sa femme a besoin de lui. Il la regarde. C'est une fille de la campagne elle aussi, robuste et « dure au mal » mais elle est jeune et paraît déjà tellement plus que son âge. Et puis, ses fils, comment s'en occuper ? Comment les éduquer et les former aux travaux de la ferme ? À leur âge, son père l'emmenait avec lui, partout, pour qu'il apprenne mieux et plus vite, lui disait-il.

Il ne racontera rien à Marie devant les enfants. C'est trop moche. Il lui parlera quand ils seront couchés.

Quand ils se retrouvent enfin seuls, Marie ne peut contenir ses larmes : le travail à la ferme, en plus des enfants, est tellement lourd ! Sébastien lui manque tellement !

Il essaie de la reconforter, lui dit que ça ne durera pas – ils y croyaient tous dur

comme fer – qu’il sera bientôt de retour et que la vie recommencera, comme avant. Il se force à parler. Il sait qu’elle en a besoin. C’est une manière de se convaincre lui-même. Au fond de lui pourtant, au fil des mots, sa poitrine lui fait mal et sa gorge se noue.

Le silence l’emporte. Je les imagine, enlacés sous l’édredon, les corps avides de caresses, serrés l’un contre l’autre et pleurant sans savoir si c’est de joie ou de tristesse.

Sébastien ne reste que très peu de temps auprès d’eux et quand il les embrasse avant de repartir, il a le cœur lourd : tant d’hommes du village ne sont pas revenus !

Marie et les enfants refont avec lui le chemin qui mène de la ferme à la grand-route : je les vois disparaître, les enfants marchant sagement aux côtés de leur père. Sans doute éprouvent-ils une certaine fierté : c’est en tout cas ce que souhaite Sébastien.

Il s’adresse à eux : « Soyez sages avec votre mère ! Aidez-la du mieux que vous pourrez ! » Ce sont ses dernières paroles.

Il n’est plus jamais revenu et ma grand-mère ne reverra plus son père : elle avait huit ans.

Un peu plus tard, un voisin parti à la guerre comme Sébastien, est apparu au bout du chemin, le visage émacié et les yeux embués par le chagrin dont il va inonder le cœur des veuves : « Marie, je viens t’annoncer que Sébastien... a été tué. Je l’ai vu... emporté par un obus... ».

Les mots peinent à sortir de sa bouche. Ils se connaissaient depuis toujours. Ils avaient fait les mêmes classes à l’armée et étaient partis ensemble à la guerre, espérant être rentrés pour les foins. Tu nous as souvent raconté cet événement. T’en souvenais-tu ou l’avais-tu entendu raconter maintes fois par ta mère au point de croire que c’est à toi que ce voisin avait raconté la disparition de ton

père dont « On ne retrouva jamais le corps », écris-tu dans ta lettre.

Sur la fiche transmise par l'armée, intitulée « Mémoire des hommes », figure la mention : « partie à remplir par le corps ». Sur ce document, j'apprends qu'il appartenait au « 116e régiment d'infanterie ». C'était un simple fantassin comme de nombreux jeunes gens.

Cette expression m'interpelle pour annoncer la disparition d'un soldat, « tué à l'ennemi », le 5 octobre 1915. « Déchiqueté par un obus », dira le voisin.

Devant l'horreur de cette vision l'expression « chair à canon » prend tout son sens et je songe au poème d'Arthur Rimbaud, « Le Dormeur du val » : j'aurais tellement préféré pouvoir imaginer cet arrière-grand-père reposant ainsi !

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des
Haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :

Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;

Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine

Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit

Tu m'écris qu'il fut tué en septembre et non en octobre : il faut croire que l'administration des armées n'était plus à un mois près pour mentionner la disparition d'un soldat à moins que ce ne soit toi qui aies gravé par erreur cette date dans ta mémoire.

Je me demande alors pourquoi ce décalage d'un mois. Avec quel autre souvenir as-tu confondu ce terrible événement ? Je ne le saurai sans doute jamais. Tu ne m'écrivis aucun mot sur la réaction de ta mère mais je peux la deviner : elle pleura loin du regard de ses enfants et prit sur elle ce malheur supplémentaire qui s'abattait sur elle.

Et toi ? Quelle conscience avais-tu des événements à cette époque ? Ton jeune âge te protégeait-il des horreurs des champs de bataille ? Comment avez-vous vécu le deuil de ce père dont on ne retrouva rien et dont la disparition a été attestée par le seul témoignage d'un voisin, compagnon de guerre ? De quel courage ta mère fit preuve pour continuer, seule, à vous élever et à continuer à travailler à la ferme !

Car la guerre de fait n'aura pas duré longtemps pour ton père mais une éternité pour sa femme et ses enfants : trois orphelins de huit, six et quatre ans.

Dans la lettre que tu m'as écrite en novembre 1995, âgée de quatre-vingt-huit ans, je lis ces mots et j'entends ta voix d'enfant : « Mon papa est parti le deuxième jour après la déclaration de guerre ; il avait trente-deux ans. Il est resté trois mois malade à l'hôpital militaire. Une fois guéri, il nous a rendu visite pour nous dire au revoir puis il est parti au front et au bout d'une année a été tué le 25